

L'identité canadienne selon Antonio D'Alfonso, ou pour une politique de l'exil

Antonio D'Alfonso, *En italiques. Réflexions sur l'ethnicité*, essais, Ottawa, Éditions L'Interligne, 2005, 128 p.

Stéphane Girard

Numéro 132, été 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40829ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Girard, S. (2006). Compte rendu de [L'identité canadienne selon Antonio D'Alfonso, ou pour une politique de l'exil / Antonio D'Alfonso, *En italiques. Réflexions sur l'ethnicité*, essais, Ottawa, Éditions L'Interligne, 2005, 128 p.] *Liaison*, (132), 66–66.

L'identité canadienne selon Antonio D'Alfonso, ou pour une politique de l'exil

STÉPHANE GIRARD

ANTONIO D'ALFONSO est un poète, romancier et essayiste montréalais d'origine italienne.

Installé à Toronto depuis 1992, il a fondé, en 1978, la maison d'édition Guernica, qui publie principalement depuis des traductions anglaises d'essais, de prose et de poésie d'auteurs aussi divers que Paul Chamberland, Émile Nelligan, Louise Dupré, Yves Préfontaine, Stefan Psenak ou même Arthur Rimbaud. Guernica cherche, de plus, à assurer une visibilité certaine à des auteurs italophones tels Corrado Mastropasqua, Marco Micone, Fulvio Caccia, le théoricien et romancier Umberto Eco ou le cinéaste Pier Paolo Pasolini. Une maison d'édition où priment, on le voit bien, la diversité et le multiculturalisme.

Pourtant, D'Alfonso ne s'en cache pas : les Éditions Guernica — comme la plupart des maisons d'édition canadiennes, d'ailleurs — ne pourraient survivre sans le soutien financier continu d'organismes de subventions tels le Conseil des Arts du Canada, le Conseil des Arts de la ville d'Ottawa, le Conseil des arts de l'Ontario ou de divers ministères (tel le ministère de la Culture). Et c'est précisément à cet égard que son plus récent essai intitulé *En italiques. Réflexions sur l'ethnicité* se veut profondément critique, pour ne pas dire virulent et alarmant. Critique, d'abord, de cette éprouvante situation de dépendance des éditeurs à l'égard des organismes gouvernementaux, certes, mais critique aussi des politiques d'attribution du financement de ces mêmes organismes, qui ne favorisent, aux dires de l'auteur, que les éditeurs de langue anglaise ou française, c'est-à-dire les auteurs qui se disent — confédération canadienne oblige — *d'origine britannique ou française*. Qu'en est-il, dès lors, des littératures migrantes et des auteurs dits « ethniques » au Canada ?

Car plus de la moitié de la population canadienne, nous rappelle D'Alfonso statistiques à l'appui, se dit désormais d'origine « autre », c'est-à-dire d'origine autre que britannique ou française, tandis que les politiques éditoriales de nos gouvernements sont ainsi faites qu'elles ne privilégient que les deux nations « fondatrices » du pays. C'est cette situation fondamentalement inégale et discriminatoire, de même que cette conception fort dépassée de l'identité et de la culture canadiennes, que l'auteur cherche à dénoncer : « Plus que jamais, nous dit-il, il faut envisager la disparition de la sempiternelle association entre territoire, nation et ethnie » (p. 34), et il est par conséquent impératif de dissocier « langue » et « culture » si l'on veut que la littérature canadienne soit enfin à l'image des divers Canadiens qu'elle se doit de représenter. L'auteur va dès lors privilégier, pour parler de la

culture canadienne contemporaine, les termes de « synthèse », de « Nouveau Baroque », tout en insistant sur la nécessité de développer un « imaginaire *a-territorial* », voire une nouvelle forme de « commonwealth ». Il en vient à forger le concept clé de cet essai, soit celui d'identité « italique » : « Avant d'être un Italien, je suis un italique ; avant d'être des Italiens, les Italiens d'Italie sont aussi des italiques. L'italique est à l'Italie ce que la francophonie est à la France : une identité de plus, une identité à un plus haut niveau et plus universelle » (p. 24). Au fond, c'est toutes les cultures « autres » du Canada qui peuvent être qualifiées de cultures « italiques » dans la mesure où elles sont mises, justement, en italique, « entre parenthèses » par les politiques culturelles (et par conséquent éditoriales) de nos dirigeants.

En cette époque de mondialisation et de l'uniformisation inévitable qui l'accompagne, les notions d'identité et de culture sont en véritable crise : « Il n'y a plus un endroit sur terre qui soit épargné par cette crise culturelle puisqu'elle touche toutes les cultures du monde. C'est la culture qui est en crise. Non, c'est l'idée qu'on se faisait de la culture qui est devenue désuète. La culture est beaucoup plus forte que les pays, beaucoup plus forte que les peuples, c'est un monde qu'on a à découvrir » (p. 22). D'Alfonso juge — et convainc le lecteur par le fait même — qu'il faut revoir nos politiques culturelles désuètes,

afin que celles-ci rendent justice au multiculturalisme de l'identité canadienne, certes, de même qu'à l'amalgame de cultures qui forment, en réalité, toute identité, toujours déjà hybride, composite, bref, post-moderne, aux confluent d'une série d'influences et d'appartenances.

C'est donc une politique ainsi qu'une poétique, voire une éthique, de l'« exil », c'est-à-dire de la non-appartenance, du déracinement originel continu, de l'identité à refaire, à redire, bref, à *construire*, qui est mise de l'avant dans *En italiques*. Car, nous convie l'auteur, « c'est dans l'exil que l'individu trouvera sa véritable identité, et non en consommant le sel de la terre » (p. 35). Il y a, dans ce simple et bref énoncé lourd de sens et de pertinence, matière à débats et à réflexions : c'est là le signe d'un essai réussi, qui remplit sa fonction de dénonciation et qui ouvre à une discussion fort nécessaire. ■

Antonio D'Alfonso, *En italiques. Réflexions sur l'ethnicité*, essais, Ottawa, Éditions L'Interligne, 2005, 128 p.

Stéphane Girard enseigne la littérature française à l'Université de Hearst.

